

Trotsky et les Intellectuels aux Etats-Unis, présentation par Alan Wald

Bilan des connaissances et perspectives de recherche 1

CLT, numéro 19, septembre 1984.

L'édition 1977 de *Writers on the Left: Episodes in American Literary Communism* contient une nouvelle préface dans laquelle Daniel Aaron reconnaît certaines faiblesses dans son étude classique sur le marxisme et les écrivains aux Etats-Unis, publiée pour la première fois seize ans auparavant. L'une est que ce livre « n'a pas rendu justice à l'influence et à l'importance littéraire d'anti-staliniens comme Sidney Hook, Meyer Schapiro, James T. Farrell, Edmund Wilson et Mary McCarthy ». Il explique en particulier qu'« il n'était pas suffisant pour l'auteur de relater la lutte entre les gens du parti (communiste) et les dissidents anti-staliniens autour du contrôle de *Partisan Review*... C'était l'impureté de leur politique trotskyste qui faisait des éditeurs de *Partisan Review* des persona non grata pour la direction du P.C... »²

Ce qu'Aaron indique ici est l'un des traits les plus distinctifs de l'expérience des intellectuels radicaux des Etats-Unis dans les années trente, à savoir que la personnalité de Léon Trotsky et certains aspects du programme trotskyste eurent une grande influence sur une fraction importante des écrivains et intellectuels les plus créateurs de leur temps ? Ce phénomène qui n'a pas été étudié suffisamment et correctement dans les années trente ou quarante n'a d'équivalent dans aucune des sociétés capitalistes avancées d'Europe occidentale. Les sept paragraphes qui suivent présentent pour la première fois une grande ligne de ce développement :

1) La première vague d'intellectuels radicalisés à passer du communisme stalinien au communisme trotskyste vint en 1933-1934. Elle consistait surtout d'écrivains juifs qui s'étaient rassemblés autour du *Menorah Journal* dans les années vingt et d'autres intellectuels qui avaient travaillé avec l'*American Workers Party* d'A.J. Muste. Ils avaient été désappointés par la tentative des communistes d'étouffer leurs critiques en ce qui concernait des questions comme la théorie du social-fascisme, la débâcle communiste en Allemagne et la politique sectaire pratiquée dans le *National Committee for the Defense of Political Prisoners*, dirigé par les communistes. Ils s'étaient indignés quand les communistes avaient interrompu en 1934 un meeting socialiste à Madison Square Garden. De ce cercle, Herbert Solow, Felix Morrow, George Novack et John McDonald rejoignirent les trotskystes. D'autres collaborèrent à des degrés divers, parmi eux, Sidney Hook, Meyer Schapiro, Lionel et Diana Trilling, Elliot Cohen — qui devait plus tard fonder la revue *Commentary Elinor Rice* — biographe et romancière — et Louis Berg, journaliste. James Burnham, un professeur de philosophie de New York City qui n'avait pas traversé l'expérience communiste, devint également trotskyste quand l'organisation de Muste fusionna avec la *Communist League of America* au début de 1935.

2) La deuxième vague d'alliés intellectuels des trotskystes arriva peu après le milieu des années trente. C'était au temps des procès de Moscou, du renversement brutal de la politique des communistes en matière littéraire pour répondre aux besoins du Front populaire, et de l'entrée des trotskystes dans le parti socialiste. Au printemps de 1936, le romancier James T. Farrell porta un coup sévère à la politique littéraire des communistes avec son livre *A Note on Literary Criticism*. Farrell devint un allié proche des trotskystes et le resta une décennie. Plus tard la même année, les poètes de Nouvelle-Angleterre John Wheelwright et Sherry Mangan rejoignirent la fraction trotskyste dans la branche de Boston du parti socialiste. Et, en 1937, les écrivains de *Partisan Review* Philip Rahv, Mary McCarthy, F.W. Dupee, Eleanor Clark et William Phillips vinrent tout près des trotskystes et l'un des rédacteurs de la revue, Dwight Macdonald, devint en fin de compte membre de leur parti.

3) Outre les personnes déjà mentionnées, d'autres intellectuels continuèrent à rejoindre par leur propre mouvement le parti trotskyste dans les années trente : Joseph Vanzler (qui utilisait le pseudonyme de John G. Wright), membre à partir de 1933, était le traducteur compétent des œuvres de Trotsky qui appartenait à un cercle radical lié à la revue *Americana*; Harold Isaacs était l'auteur de *The Tragedy of the Chinese Revolution* (1938) auquel Trotsky donna une préface originale ; C.L.R. James, qui arriva d'Angleterre en 1938, était l'auteur ouest-indien de *The Black Jacobins* (1938).

4) Le mouvement trotskyste américain fut aussi un pôle d'attraction pour des jeunes gens qui apparurent plus tard, dans les années d'après-guerre en tant qu'écrivains et intellectuels importants. Ils comprennent les romanciers Saul Bellow, Isaac Rosenfeld, Harvey Swados et Bernard Wolfe ; les critiques Irving Howe et Leslie Fiedler ; des professeurs et auteurs comme Seymour Martin Lipset, Melvin J. Laski et Irving Kristol. Pratiquement tous furent partisans de Max Shachtman quand il scissionna du mouvement trotskyste à cause de sa politique de défense inconditionnelle de l'Union soviétique contre l'impérialisme. Mais une partie seulement de ces écrivains demeurèrent membres du *Workers Party* de Shachtman après l'entrée des Etats-Unis dans la Deuxième Guerre Mondiale.

5) Ce qui arriva à Farrell, aux rédacteurs de *Partisan Review* et aux autres intellectuels des Etats-Unis qui avaient été attirés au marxisme révolutionnaire et influencés par Trotsky vers la fin des années trente, semble confirmer ce que *Writers on the Left* d'Aaron décrit comme le « troisième acte » dans un cycle récurrent de rebellions, au terme desquelles l'écrivain est de nouveau absorbé par l'ordre social : « *Les lendemains de révolte sont parfois tragiques, quelquefois pathétiques ou comiques. Souvent l'écrivain affranchi devient amer ou a honte de son aventure dans le non-conformisme, ou bien il est fatigué et son idéalisme s'affaïsse, et la prison du monde se referme sur lui.* »⁴ Il pouvait sembler en être ainsi quand Aaron terminait son livre à la fin des années cinquante. A la lumière des révélations décourageantes sur la vie en U.R.S.S., de la menace du fascisme pendant la seconde guerre mondiale et de la faiblesse des forces du mouvement trotskyste, seul un petit nombre d'ouvriers et intellectuels continuaient à croire en la possibilité de la révolution sociale. Parmi les intellectuels trotskystes déjà mentionnés, seuls Sherry Mangan, George Novack et Joseph Vanzler étaient encore dans les années cinquante membres actifs du parti.

6) Quelques-uns des intellectuels autrefois radicaux qui avaient à un moment sympathisé avec Trotsky se déradicalisèrent si profondément qu'ils allèrent très loin à droite. James Burnham, John Dos Passos, Max Eastman, John Chamberlain et Suzanne LaFollette collaborèrent tous à *National Review*. Pas si extrémistes, mais bien éloignés encore de leurs idées révolutionnaires des années trente, viennent ceux qui se sont liés aux *Social-Democrats U.S.A.*, comme Sidney Hook et James T. Farrell. Leurs idées coïncident avec celles du « néo-conservatisme » des revues *Commentary* et *The Public Interest*. D'autres encore continuent à soutenir diverses causes radicales tout en renonçant au léninisme et à la plus grande partie de l'héritage de la révolution russe. Irving Howe, par exemple, a fondé la revue social-démocrate *Dissent*, que financent Meyer Schapiro et d'autres intellectuels.

7) Mais un « quatrième acte » s'est déroulé au début des années soixante, après la publication du livre d'Aaron ; nombre d'anciens intellectuels révolutionnaires revinrent jouer un encore. Ce n'était pas dû à quelque tournant mécanique dans le cycle de révolte, mais découlait de la recrudescence du radicalisme social. Le nouveau militantisme politique était stimulé par la révolution coloniale et les révoltes dans le bloc soviétique, ainsi que par les mouvements des droits civils et anti-guerre aux Etats-Unis. Bien que leurs liens programmatiques avec le trotskysme aient été coupés depuis longtemps, il semble qu'un peu de l'indépendance d'esprit et du dédain de Trotsky pour l'autorité survivait chez quelques-uns d'entre eux. Parmi les premiers à dénoncer la guerre au Vietnam se trouvaient Edmund Wilson et Dwight Macdonald, Mary McCarthy, et A.J. Muste devint nationalement connu en tant que critique de la politique étrangère américaine. F.W. Dupee se rangea du côté des rebelles étudiants à l'université de Columbia en 1968 et dans des essais écrits vers la fin de sa vie Philip Rahv pressait la Nouvelle Gauche de commencer la construction d'un parti d'avant-garde.

L'objectif de cet article est d'étudier la façon dont certains écrits en anglais récents de Trotsky ou sur lui nous apportent des informations supplémentaires sur son influence sur ces intellectuels des Etats-Unis, son attitude à leur égard, ses relations avec eux. On indiquera aussi les limites des études récentes sur l'intelligentsia influencée par les trotskystes et on proposera une orientation pour la recherche à venir. Faute de place, je ne puis proposer une synopsis critique de tous les livres cités ; au lieu de cela, j'ai attaché mes références à des textes clés dans un récit qui couvre les points suivants : 1) Les raisons pour l'attraction de Trotsky sur les intellectuels ; 2) L'attitude de Trotsky à l'égard des intellectuels des Etats-Unis et ses relations avec eux ; 3) Les livres récents sur les intellectuels influencés par les trotskystes.

I

Des études récentes des livres de Baruch Knei-Paz et Irving Howe assurent que l'attraction de Trotsky sur les intellectuels radicalisés découlait en partie de ses réalisations littéraires, historiques et polémiques qui lui donnaient d'authentiques lettres de créance en tant qu'écrivain et théoricien de premier ordre. Knei-Paz observe que, comme composante fondamentale de la personnalité de Trotsky « *émergeait, presque dès le début, une tendance apparemment dominante vers le monde des idées et des préoccupations intellectuelles en général* »? Mais, plus encore, ces tendances intellectuelles et littéraires se combinèrent harmonieusement avec son extraordinaire carrière de militantisme révolutionnaire. Celle-ci comprenait le fait qu'il avait présidé le Soviet de Pétrograd en 1905, dirigé le comité militaire puis organisé l'insurrection d'Octobre, été le premier commissaire des affaires étrangères de l'Union soviétique et commandant de l'Armée rouge. Et à travers toutes ces années d'une activité dangereuse et vigoureuse, son imagination, son indépendance de pensée, son esprit rebelle, sa productivité littéraire, n'ont jamais décliné. « *Avec une totale et presque naïve conviction, écrit Irving Howe, Trotsky croyait aux possibilités créatrices du mot* ». Mais il n'y croyait pas comme la majorité des intellectuels occidentaux, de quelque façon ironique, contemplative ou symbolique. Il méprisait comme un signe de philistinisme la distinction commune entre parole et action, digne, aurait-il pu ajouter, de professeurs libéraux et de dilettantes littéraires. Il considérait sa production de textes brillants comme le privilège naturel d'un homme qui pense, mais, de façon plus pressante, comme le travail nécessaire d'un dirigeant marxiste qui avait voué sa vie au socialisme. L'héritage des écrivains russes du 19e siècle a laissé son empreinte dans ses livres car il a pris d'eux l'idée qu'écrire, c'est s'engager dans un acte politique sérieux, un geste vers la rédemption ou la recréation de l'homme. **6**

Knei-Paz et Howe démontrent qu'à travers sa vie entière, Trotsky a développé des idées tout à fait originales sur la littérature et la culture. Comme nombre de dirigeants révolutionnaires, il abordait toutes les sortes de questions culturelles avec la même intensité passionnée qui caractérisait ses études de politique. En 1935 encore, il écrivait que « *la politique et la littérature constituaient en essence le contenu de (sa) vie personnelle* »? La republication en 1973 de ses *Problems of Everyday Life* — compagnon essentiel de son plus célèbre *Literature and Revolution* — présente des arguments théoriques sur les raisons pour lesquelles maîtriser et assimiler de façon critique toute la culture existante constitue une tâche centrale de la révolution prolétarienne.

En matière de critique littéraire, Trotsky, qui était bien inspiré par le critique radical russe Vissarion Belinky, se concentrait sur les aspects sociaux de la littérature, mais opérait une différenciation rigoureuse entre ses appréciations des idées politiques d'un auteur et ses jugements sur la qualité artistique d'une œuvre **8**. *Leon Trotsky on Literature and Art*, une collection de 1970 éditée par le spécialiste shakespearien Paul N. Siegel, démontre que Trotsky ne supportait pas les critiques qui suggéraient qu'une certaine idéologie politique pouvait automatiquement assurer une réalisation esthétique ou garantir une exploration plus profonde et sensible de la vie par l'imagination. De même que Marx admirait plus le monarchiste Balzac que nombre d'écrivains socialistes de son temps, de même Trotsky chantait les louanges de Pouchkine, Gogol et Tolstoï dont les idées politiques peuvent être caractérisées comme mystiques et même réactionnaires. Avant tout — et ce point a la plus grande

importance pour les relations de Trotsky avec les écrivains pendant son troisième exil —Trotsky avait toujours vu une certaine consanguinité de tempérament entre l'artiste rebelle et le révolutionnaire social. Les hérétiques culturels et politiques sont potentiellement liés par leur refus d'accepter le statu quo. En 1938, il écrivait que « *de façon générale, l'art est l'expression du besoin de l'homme d'une vie harmonieuse et complète, c'est-à-dire son besoin de ces bienfaits majeurs dont il est privé par une société de classes. C'est pourquoi une protestation contre la réalité, consciente ou inconsciente, active ou passive, optimiste ou pessimiste est toujours une partie d'un travail réellement créateur* » ?

II

La série des treize volumes d'écrits non collectés (et dans bien des cas non publiés) publiée par *Pathfinder Press*, fournit la preuve que Trotsky pensait qu'il existait chez les écrivains des Etats-Unis une situation unique ; en fait, il consacra une importante partie de sa correspondance à la question de sa signification pour un petit parti ouvrier révolutionnaire. A partir de son expérience des années vingt avec Max Eastman — journaliste, poète, éditeur et traducteur — Trotsky remarqua que la tendance générale pour les intellectuels était d'être poussés vers le trotskysme par leur répulsion pour le parti communiste. Et dans la perspective marxiste-léniniste de Trotsky, ces intellectuels ont souvent fini avec des idées fort hétérodoxes. Eastman, par exemple, était publiquement connu comme trotskyste, mais il se tenait à distance du parti politique de Trotsky; il croyait également que la transmutation matérialiste par Marx de la dialectique hegelienne était religieuse et mystique et il admirait Lénine d'un point de vue pragmatique comme un « *ingénieur social* ».

Paradoxalement, Trotsky croyait que la situation unique des écrivains et intellectuels des Etats-Unis était en partie déterminée par ce qu'il appelait « *l'arriération politique des Etats-Unis, technologiquement le pays le plus avancé du monde* ». Il utilisa cette expression dans une lettre à V.F. Calverton, un autre critique littéraire et éditeur de talent qui montrait de l'intérêt pour les idées trotskystes. La base de cette affirmation était que les Etats-Unis étaient « *loin derrière dans le domaine de la théorie socialiste* ». Il manquait aussi les puissantes traditions et les organisations révolutionnaires de masse qui existaient en Europe.

Une telle analyse ne signifiait pas une attitude pessimiste de la part de Trotsky quant aux perspectives du mouvement révolutionnaire aux Etats-Unis ; au contraire, les facteurs même qui étaient à l'origine d'un tel retard politique préparaient la voie pour un grand bond en avant : « *Le grand « porridge » transocéanique est incontestablement en train de commencer à bouillir, écrivait Trotsky à Calverton, le point de rupture dans le développement du capitalisme américain provoquera inévitablement un bourgeonnement de pensée critique et de généralisation et il se peut que nous ne soyons pas très éloignés du temps où le centre théorique de la révolution internationale sera transféré à New York. Devant les marxistes américains s'ouvrent des perspectives à couper le souffle, réellement colossales* » **10**

La relative faiblesse des traditions politiques et des organisations de la classe ouvrière aux Etats-Unis rend compte de ce que nombre des intellectuels les plus avancés et les plus indépendants d'esprit aient pu accorder un intérêt plus grand aux trotskystes encore plus petits et plus isolés. Le poids des partis socialiste et communiste n'était pas insignifiant, mais il n'était pas aussi écrasant qu'en beaucoup d'endroits d'Europe. Pourtant, après le succès du Front populaire et le développement substantiel des communistes américains du point de vue du nombre et de l'influence, couronné par le début de la seconde guerre mondiale, le flot des écrivains vers le trotskysme s'arrêta pratiquement.

La tendance dominante des intellectuels, quand ils étaient radicalisés, était de s'enfermer dans les partis communistes qui étaient les représentants officiels du régime soviétique parce que, entre autres, ils offraient une solide alternative matérielle aux institutions capitalistes, y compris des revues de gauche influentes, la publication de livres en Union soviétique, des tours internationaux, une audience de dimension respectable, etc. Trotsky ne faisait pas de quartier à l'erreur commise par ces intellectuels :

*« Toute une génération d'intelligentsia « de gauche » a tourné ses yeux, pendant les dix ou quinze dernières années, vers l'Est et a lié son sort, à des degrés divers, à une révolution victorieuse, sinon à un prolétariat victorieux. Mais ce n'est pas du tout une seule et même chose. Dans la révolution victorieuse, il y a non seulement la révolution, mais aussi la nouvelle couche privilégiée qui se hisse sur les épaules de la révolution. En réalité, l'intelligentsia « de gauche » a changé de maîtres ».*¹¹

Parce qu'il doutait que bien des intellectuels communistes fussent réellement « communistes », Trotsky appréciait grandement les possibilités ouvertes par les conditions inhabituelles aux Etats-Unis, comme le montrent les chances exceptionnelles qu'il décrit à Calverton.

La différence qualitative dans l'impact de Trotsky sur des écrivains et intellectuels connus de ce temps en Europe et aux Etats-Unis est démontrée par la réaction aux procès de Moscou de 1936-1938. Le comité américain pour la défense de Léon Trotsky est présidé par John Dewey, le plus grand des philosophes vivants en Amérique ; et parmi ceux qui l'ont soutenu et ont manifesté une sympathie particulière pour Trotsky se trouvaient nombre des écrivains et intellectuels les plus capables de ce temps — comme Edmund Wilson, Meyer Schapiro, John Dos Passos, Louis Hacker, Benjamin Stolberg, John Chamberlain et Suzanne LaFollette.¹²

L'intérêt particulier qu'avait Trotsky à gagner des intellectuels des Etats-Unis à ses idées politiques et à son mouvement est clairement démontré dans le cas de James Burnham. Dans des lettres aux dirigeants trotskystes aux Etats-Unis, Trotsky rappelle les extraordinaires efforts de Lénine pour conserver dans le parti bolchevique les professeurs d'histoire Pokrovsky, Rojkov et Tcheraskov ; c'étaient des intellectuels qui, comme Burnham, étaient venus au mouvement ouvrier déjà formés en temps que penseurs mûrs, d'un milieu différent. Trotsky propose que Burnham, qui a été membre du parti depuis peut-être trois ans, soit pris en compte pour des affectations comme « chef de la propagande scientifique du parti, y compris la direction de l'école supérieure du parti », et comme membre d'une commission comprenant Trotsky pour l'élaboration d'un programme pour la IVe Internationale. De tels postes étaient destinés à permettre à Burnham d'explorer, sous la conduite de Trotsky et des autres, « tous les problèmes théoriques et pratiques du mouvement révolutionnaire ». Trotsky conclut qu'« on doit tout faire pour conserver une telle force de premier ordre à notre mouvement ».

Burnham, contrairement à la majorité des autres intellectuels, se distinguait en ce qu'il n'avait jamais été associé au parti communiste. Bien que les autres nouveaux-venus au trotskysme aient partagé avec Burnham ce trait important d'avoir été formés en milieu non-ouvrier, leur fond stalinien était pour Trotsky un grand sujet de préoccupation. « Il nous faut établir des règles strictes sur les intellectuels qui viennent d'autres partis », conseillait-il en 1938. « S'il s'agit d'un jeune intellectuel qui est venu à notre mouvement, c'est une autre chose ; un ouvrier c'est aussi autre chose ; mais un intellectuel avec une éducation reçue dans un parti stalinien, c'est un élément dangereux pour nous ».¹³

Dès le début, Trotsky pressa les intellectuels et écrivains radicaux des Etats-Unis qui avaient perdu leurs illusions dans le communisme stalinien de faire la clarté théorique et politique. Il croyait que le problème récurrent avec ces intellectuels était de prendre les opinions des P.C. bureaucratisés pour des pratiques léninistes authentiques ; les intellectuels qui s'étaient brûlé les doigts une fois en concluaient souvent que la collaboration avec tout parti marxiste aboutirait à ce qu'ils soient de nouveau manipulés et éliminés comme ils l'avaient été par les communistes. Aussi essayèrent-ils de se tenir sur leurs gardes évitant d'être identifiés à des partis précis et tâchant de garder de leur mieux un radicalisme généralement anti-stalinien. Dès 1932, Trotsky critiquait les limitations de ce point de vue dans sa lettre à V.F. Calverton :

« Un marxiste qui, pour une considération secondaire ou une autre, ne tire pas ses conclusions jusqu'au bout, trahit le marxisme. Prétendre ignorer les différentes fractions communistes, pour n'être pas engagés ni compromis, signifie ignorer cette activité qui, à travers toutes ses contradictions, consolide

l'avant-garde de la classe ; cela veut dire se couvrir de l'abstraction de la révolution comme d'un bouclier contre les coups du véritable processus révolutionnaire ».14

Cette observation s'est finalement transformée en prophétie tragique dans les années quarante et cinquante. A cette époque, l'anti-stalinisme de la plupart des écrivains dans la soi-disant Gauche anti-stalinienne était de plus en plus marqué et se détachait de l'objectif de la révolution sociale, avec le résultat que ces écrivains s'accommodaient toujours mieux du statu quo.

III

Outre mes James T. Farrell: *The Revolutionary Socialist Years* (1978), et *The Revolutionary Imagination: The Poetry and Politics of John Wheelwright and Sherry Mangan*, trois ouvrages de la dimension d'un livre ont paru, essentiellement consacrés à une discussion scientifique sur les intellectuels influencés par les trotskystes : *Writers and Partisans: A History of Literary Radicalism in America* (1968), de James Gilbert ; de John Diggins, *Up from Communism: Conservative Odysseys in American Intellectual History* (1975) et, de William L. O'Neill, *The Last Romantic: A Life of Max Shachtman* (1978) (Il y a aussi des études de Lionel Trilling, Mary McCarthy et Delmore Schwartz, mais les connexions trotskystes sont à peine explorées). Pris comme un tout, ces livres révèlent une catégorie de succès comme de défauts qui montrent la voie à la recherche future.

Gilbert et Diggins, dont l'écriture est exceptionnellement polie et élaborée, ont exploré de nouvelles zones et leurs livres ont acquis le statut de petits classiques dans l'histoire intellectuelle radicale. Malheureusement Diggins peut être un analyste mou et superficiel quand il en vient à certains détails de la politique révolutionnaire, un trait qui peut être mis en rapports avec son hostilité à la gauche militante 15 Gilbert atteint à beaucoup plus de précision dans son travail et *Writers and Partisans*, bien que mince du point de vue des biographies, est remarquablement précis dans ses caractérisations des positions politiques et sa perception des modèles de changement. Gilbert est néanmoins tellement évasif dans l'expression de son propre point de vue que j'estime impossible de comprendre les leçons qu'il tire des événements décrits dans son livre.

Autant que je comprenne, Gilbert conclut que, pendant et après la seconde guerre mondiale, la gauche influencée par les trotskystes s'est fracturée en trois catégories principales : la position utopique du « troisième camp » (Macdonald) qui ne menait nulle part ; la position réactionnaire (Hook et Burnham) qui suivait la logique de l'anticommunisme libéral en se servant du capitalisme comme d'un allié contre le stalinisme, et une position médiane impuissante (Rahv et Phillips) qui aurait été la même position que celle des réactionnaires si elle avait été prise au sérieux pour agir. Peut-être ce scénario final est-il destiné par Gilbert à signaler une impasse historique dans laquelle aucune position politique n'a de sens ; ou peut-être est-il en train de justifier implicitement la position trotskyste orthodoxe (la construction d'une direction révolutionnaire de rechange contre les staliniens, qui soit anti-capitaliste et repose sur la classe ouvrière). En tout cas, Gilbert semble avoir abandonné ce domaine d'étude sans avoir donné une élaboration plus complète de sa position.

L'Eastman d'O'Neill, comme *Up from Communism* de Diggins, est une intervention politique dans l'historiographie radicale. Ces deux libéraux sont sous l'influence de l'école du « consensus » de l'histoire américaine ; ils considèrent les extrémistes de gauche et de droite comme une frange lunatique, incapable d'accepter la tradition libérale du courant principal. Dans ces deux livres, les auteurs se cantonnent aux idées antimarxistes d'Eastman, s'en servant comme d'une massue contre Trotsky, le matérialisme dialectique, etc. ; plus tard, quand Eastman devient réactionnaire, O'Neill et Diggins sautent du train et se différencient. Il faut les créditer néanmoins du mérite d'avoir comblé un vide dans l'histoire radicale ; mais, de la même façon que j'ai tenté de corriger et d'élargir à partir de *Writers on the Left* d'Aaron dans mon Farrell, de même il reviendra à d'autres de moduler et d'enrichir Eastman et *Up from Communism*.

A cet égard, il faudrait relever que tous ces livres sont plus efficaces quand ils dépeignent l'expérience des années trente que les années quarante. Bien que les apostasies commencent dans les trente, les années quarante peuvent se révéler la décennie décisive pour comprendre le destin de cette génération critique de l'intelligentsia de gauche. La seconde guerre mondiale provoqua une sérieuse rupture dans la continuité du radicalisme américain en ce que la prépondérance de la gauche voulut interrompre l'activité anti-capitaliste au nom de l'« *unité* » contre la menace fasciste. Après la guerre, l'échec de la vague gréviste d'après-guerre et des mouvements révolutionnaires en Europe brisa la volonté révolutionnaire même des plus intransigeants des hommes de l'intelligentsia trotskyste — Farrell et Schapiro. La poursuite de l'investigation peut démontrer que la période de la seconde guerre mondiale — le passage de l'anti-stalinisme à l'anti-communisme — peut être la mieux comprise.

Cependant la tâche majeure qui demeure pour les historiens intellectuels radicaux comporte une avance théorique — en particulier le développement d'une évaluation marxiste de la signification de ce groupe d'intellectuels qui fournisse une alternative viable au point de vue du consensus Diggins-O'Neill. Cela demandera une « *théorie de l'intelligentsia anti-stalinienne* » expliquant par quelles voies l'« *anti-stalinisme* » incarne une tension centrale qui est esquivée dans des formules comme les références d'Aaron aux « *anti-staliniens comme Sidney Hook, Meyer Schapiro, James T. Farrell, Edmund Wilson et Mary McCarthy* ». Il faut élaborer une approche scientifique pour évaluer le contenu précis de l'anti-stalinisme de personnalités aussi diverses dans toutes les phases de leur développement.

Une analyse cohérente de l'anti-stalinisme doit théoriser ses tensions et ses contradictions ; elle doit aussi présenter une théorie convaincante des couches intellectuelles qui donnent naissance à cette idéologie et, ce qui est encore plus discutable, formuler une théorie du stalinisme lui-même. Ceux dont le travail, comme le mien, englobe des problèmes littéraires, peuvent tirer profit du travail pionnier de Terry Eagleton, *Criticism and Ideology* (1976). Le livre d'Eagleton est le développement de la thèse de Pierre Machery dans *A Theory of Literary Production* (traduit en anglais en 1978) selon lequel la valeur esthétique provient d'une « *distanciation* » de l'idéologie — elle-même une interaction complexe de tradition littéraire, identité de groupe social, idées dominantes de l'époque et autres facteurs. La formulation d'une théorie de l'intelligentsia littéraire anti-stalinienne faciliterait l'évaluation de la mise en texte des tensions idéologiques dans le roman et la poésie de ces écrivains qui furent révolutionnaires à un moment donné, avec rigueur et précision.

A mon avis, cette recherche et ce développement théorique est une partie vitale de la lutte contre « *l'amnésie sociale* » provoquée par la suppression institutionnalisée et la distortion des traditions intellectuelles et culturelles marxistes aux Etats-Unis. Quand Trotsky fut assassiné par un agent stalinien le 21 août 1940, les hommages venant de ses admirateurs intellectuels soulignaient l'importance de la conservation de ses idées en dépit de la disparition de sa personne. Meyer Schapiro écrivit que « *sa vie et ses écrits sont comme un évangile qui éveillera de nouveaux dirigeants, j'en suis certain* ». James T. Farrell disait : « *Ni le stalinisme ni le monde capitaliste ne peuvent pardonner Trotsky. Ils haïront sa mémoire, mais ils n'arriveront pas à l'extirper. L'histoire saura la conserver* ». L'intérêt universel pour les œuvres et les activités de Trotsky à travers le monde laisse présager que ces prédictions pourraient encore se vérifier de sorte qu'une nouvelle génération d'intellectuels radicaux puisse assimiler et mettre en pratique les meilleures traditions de leurs prédécesseurs.

Remerciements

Beaucoup de gens m'ont aidé dans la recherche qui est à la base de cet article. Ceux qui ont fait des contributions spécifiques au manuscrit sont John Archer, George Breitman, Lauren Charous, Charles van Gelderen, Albert Glotzer, Laurence Goldstein, Reg Groves, Reba Hansen, Julius Jacobson, Phyllis Jacobson, Ralph Levitt, Joanna Misnik, Maurice Nadeau, George Novack et Celia Wald.

Notes :

1. Alan Wald est professeur au département de langue anglaise de l'université du Michigan à Ann Arbor. L'essai ci-dessus est encore inédit et Alan Wald, qui a déjà collaboré aux *Cahiers Léon Trotsky* (cf. « *La commission Dewey, vingt ans après* », CLT n° 3), a bien voulu nous autoriser à le faire figurer en tête de ce numéro qu'il introduit ainsi.

2. Daniel Aaron, *Writers on the Left*, New York, Oxford U.P., 1977, p. XIV.

3. Une étude de Charles Kadushin intitulée *The American Intellectual Elite*, Boston, Little, Brown et Co, 1974, contient les résultats du vote de cent dix intellectuels qui ont le plus contribué aux vingt-deux revues intellectuelles les plus importantes entre 1964 et 1968. Ils ont élu comme leurs pairs éminents les onze suivants : Mary McCarthy, Irving Howe, Dwight Macdonald, Lionel Trilling, Edmund Wilson, Norman Mailer, Susan Sontag, Daniel Bell, Noam Chomsky, John Kenneth Galbraith, Robert Silvers. Les six premiers de cette liste ont été en contact avec le trotskysme et deux d'entre eux l'ont été pendant un certain temps membres de partis trotskystes. Les fondateurs de *Partisan Review*, *Dissent*, *Commentary*, *Politics et New Politics* avaient tous des relations avec le trotskysme dans les années trente.

4. Daniel Aaron, *Writers on the Left*, p. 4.

5. Baruch Knei-Paz, *The Sodal and Political Thought of Leon Trotsky*, Oxford U.P., 1998, p. 10.

6. Irving Howe, *Steady Work*, New York, Harcourt, Brace & World, 1966, p. 119. Cette brillante caractérisation de l'attitude de Trotsky à l'égard de l'écriture apparaît dans l'essai « *Trotsky: The Costs of History* », écrit en introduction à une anthologie des écrits de Trotsky. Quand Howe révisa et élargit cet essai pour l'intégrer dans *Leon Trotsky*, New York, Viking, 1978, cette partie fut abandonnée.

7. Paul N. Siegel, *Leon Trotsky on Literature and Art*, New York, Pathfinder, 1970, p. 9.

8. La plupart des livres sur Trotsky font référence à sa collaboration avec le surréaliste André Breton ; mais, comme le rappelle Jean van Heijenoort dans *With Trotsky in Exile* (Cambridge, Mass. Harvard U.P.P., 1978), les connaissances et l'intérêt de Trotsky pour le surréalisme étaient superficiels. Nos documents suggèrent que les goûts de Trotsky étaient tout à fait traditionnels en dépit de son ouverture à l'art expérimental ; par-dessus tout, il préférait lire des romans réalistes français. En cela, il ressemblait aux dirigeants trotskystes américains de la génération fondatrice qui ne manifestaient non plus aucune prédilection pour l'avant-garde. L'éminent trotskyste Max Shachtman, selon une entrevue de 1977 avec Albert Glotzer, lisait beaucoup de romans dans sa jeunesse. A cette époque, sa bibliothèque était surtout littéraire et ses goûts penchaient nettement vers les écrivains sociaux français et russes. En juin et juillet 1924, Shachtman donna deux comptes-rendus littéraires au *Liberator* (successeur de la revue *Masses* de Max Eastman). L'un était une critique sceptique de l'étude sur James Joyce de Hernert S. Gorman et l'autre portait sur l'écrivain russe Leonid Andreiev. Mais, avec le temps la bibliothèque de Shachtman devint presque exclusivement politique, une grande partie portant sur la théorie socialiste et l'histoire. Les lectures de l'autre dirigeant trotskyste, James P. Cannon, consistaient en écrivains aussi classiques que Thomas Wolfe, Shakespeare, Mark Twain et Walt Whitman (voir *Letters from Prison*, de Cannon, New York, Merit, 1968). Un des éditeurs de *Partisan Review*, F.W. Dupee, rappelait dans une entrevue que « *la façon d'être de Cannon nous donnait l'impression d'un rescapé de l'ancien parti socialiste d'avant la première guerre mondiale* ».

9. Paul Siegel, *Leon Trotsky on Literature and Art*, p. 104.

10. George Breitman & Sarah Lovell, ed. *Writings of Leon Trotsky 1932*, p. 299.

11. Paul Siegel, op. cit., p. 106.

12. Au sein du comité français se retrouvaient des éléments de la gauche du parti socialiste et des éléments syndicalistes souvent issus du parti communiste des années vingt comme Marcel Martinet. André Breton était le principal allié littéraire non-trotskyiste ; André Malraux avait manifesté quelque sympathie pour la situation de Trotsky en 1933 et 1934, mais était devenu ensuite partisan ardent du Front populaire. Il faut relever qu'aux Etats-Unis le comité de défense était soutenu par Norman Thomas, Gus Tyler, Devere Allen et bien d'autres dirigeants éminents du parti socialiste. Mais, en France, la droite du parti socialiste était profondément hostile à Trotsky. En Angleterre, l'unique figure connue à participer au travail de défense était Fenner Brockway de *l'Independent Labour Party* et la correspondance de Trotsky publiée pour cette période suggère que les activités de Brockway ressemblaient plus à celles d'un adversaire que celles d'un partisan du comité officiel. Le travail du

comité anglais était fait par Hilary Sumner Boyd (Charles Sumner), Reg Groves et les autres trotskystes britanniques et ils ne purent guère faire plus que de tenir une ou deux réunions publiques et passer quelques lettres dans les journaux.

13. Naomi Allen & George Breitman, ed. *Writings of Leon Trotsky, 1937-1938*, pp. 114-115.

14. George Breitman & Sarah Lovell, *ibidem* 1932, p. 296.

15. Il est en tout cas difficile de dire si les formulations inexactes sont dues à l'ignorance, à la précipitation ou à l'irréflexion. Entre autres choses, Diggins identifie à tort le P.O.U.M. espagnol comme « *trotskyte* »; il confond le *Workers Party* de Muste-Cannon fondé en 1935 avec le *Workers Party* de Shachtman-Burnham fondé en 1940; il fait de façon inexacte l'amalgame entre l'opinion sur Hegel de Shachtman et celle de Burnham ; il présente l'idée « *de la vieille gauche* » officielle sur la dialectique comme celle des marxistes hétérodoxes comme Burnham, Hook, Eastman, Wilson ; il ne comprend rien à la théorie de Trotsky de la révolution permanente ou à sa théorie du Thermidor soviétique, mais les tourne néanmoins en ridicule. La précision dans de telles questions peut sembler relativement peu importante aux chercheurs libéraux, mais les chercheurs marxistes, comme tout spécialistes, trouveront tout à fait irritantes les formulations ambiguës et parfois complètement erronées dans tel ou tel domaine.